Document généré le 6 juil. 2025 06:04

Recherches sociographiques

Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dirs), *Lire au Québec au XIXe siècle*, Saint-Laurent, Fides, 2003, 330 p.

Jean-Paul Baillargeon

Volume 45, numéro 2, mai–août 2004

L'antilibéralisme

URI : https://id.erudit.org/iderudit/009660ar
DOI : https://doi.org/10.7202/009660ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Baillargeon, J.-P. (2004). Compte rendu de [Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dirs), *Lire au Québec au XIXe siècle*, Saint-Laurent, Fides, 2003, 330 p.] *Recherches sociographiques*, *45*(2), 382–384. https://doi.org/10.7202/009660ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

publique ou le Secrétariat de la province, mais les clubs du livre et les souscriptions favorisent également la publication d'auteurs québécois.

Bref, les années 1940 furent un point d'inflexion dans l'édition littéraire au Québec. La publication, en toute légalité, d'ouvrages français accroît la rentabilité de l'activité éditoriale et permet de publier davantage d'auteurs québécois. En profite dans les années 1940 une nouvelle génération d'écrivains, romanciers de la ville et non plus du terroir, dont Gabrielle Roy et Roger Lemelin. Dans les années 1950, les clubs du livre (romans) et maisons d'édition de poésie qui fonctionnent par souscription vont chercher les lecteurs chez eux (les recrutant un par un), permettant encore une fois l'expression de voix nouvelles.

La table est mise pour la Révolution tranquille et un troisième tome.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.

BIBLIOGRPAHIE

MICHON, Jacques (dir.)

1999 *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle, volume 1. La naissance de l'éditeur. 1900-1939*, Montréal, Fides.

Yvan LAMONDE et Sophie MONTREUIL (dirs), *Lire au Québec au XIXe siècle*, Saint-Laurent, Fides, 2003, 330 p.

Après avoir publié sa magistrale *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* en 2000, et sa suite, portant sur la période de 1896 à 1929 en 2004, monsieur Yvan Lamonde, avec la collaboration de Sophie Montreuil, a dirigé un ouvrage sur les livres qu'on lisait au Québec au cours du XIXe siècle. Vu comme un artefact au même titre que tout autre objet matériel, le livre « recèle un usage à (re) découvrir. De par sa fonction, il est cependant un artefact singulièrement plus complexe que ces meubles, outils et objets d'antan que notre œil "moderne" a généralement vite fait de replacer en contexte : s'il sert à quelque chose, c'est à créer du sens ; s'il donne lieu à une activité, c'est la lecture qui fait apparaître le sens » (p. 8).

De ce point de vue, tenter de faire l'histoire de la lecture dans une société donnée est très audacieux. En effet, comment déceler le sens créé par la lecture de telle ou telle œuvre, comment faire « apparaître le sens » que la lecture a pu susciter ? La question vaut autant pour aujourd'hui que pour le XIXe siècle. Si, de nos jours, on peut procéder à des entrevues avec des gens qui ont lu tel ou tel livre pour en faire « apparaître le sens », grâce à une variété de méthodes éprouvées,

celles-ci ne peuvent s'appliquer aux morts, surtout lointains. Les auteurs se sont donc rabattus sur des méthodes indirectes, mais que les historiens ont développées jusqu'à des niveaux de virtuosité remarquables, comme le dépouillement de titres de catalogues de bibliothèques, de cabinets de lecture ou encore de librairies, de clubs de lecture, de sociétés littéraires, etc. En outre, ont été dépouillés, pour des sources dites individuelles, des catalogues de collections privées, des contenus de correspondance sur des lectures, des documents autobiographiques, des journaux intimes, des mémoires, ou encore des notes dans des ouvrages ayant appartenu à des particuliers. Un travail gigantesque, patient, à partir de documents de différents niveaux, très épars les uns par rapport aux autres.

Or, toutes ces sources n'ont pu exister que par ou pour des gens très alphabétisés, lettrés, faisant forcément partie des notables de l'époque. Certains chapitres, d'ailleurs, ceux portant principalement sur les membres de la famille Papineau, sont tout à fait fascinants. Quelles étaient les références intellectuelles et littéraires de ces personnes, celles surtout de Louis-Joseph Papineau, qui ont contribué à structurer la pensée de cet homme, et donc des idées de toute une partie de ses concitoyens, en matière sociale et politique ? Ces chapitres sont, à mon sens, les plus achevés de cet ouvrage collectif. Ils représentent près de la moitié de l'ensemble.

Outre ceux d'Yvan Lamonde et de Sophie Montreuil, le livre contient des textes de cinq autres auteurs, tous étudiants à la maîtrise ou au doctorat. On leur a fait surtout dépouiller des catalogues. Ces étudiants feront sans doute partie de la cohorte de nos futurs historiens de la culture. Mais la juxtaposition de leurs travaux et de ceux d'Yvan Lamonde fait ressortir la gangue scolaire, studieuse, dont on n'a pas encore réussi à extraire et à mettre en valeur l'essentiel. Il aurait été intéressant qu'un auteur aussi chevronné qu'Yvan Lamonde en tire une substance plus étoffée pour ce qui est des contenus décrits par ces jeunes auteurs, et le plus souvent assortis de tableaux statistiques. Quel sens en aurait surgi, celui qu'on pourrait prêter à ceux qui ont alors fréquenté ces contenus ? Il y a donc là encore matière à développement.

Est-ce que la quatrième de couverture a été rédigée par les auteurs ou l'éditeur ? Je soupçonne que ce fut l'œuvre de ce dernier. À la fin de ce texte, on peut lire ce qui suit : « Qui lit, quoi […] ? Que lit-on au Québec au XIXe siècle ? » Deux phrases à contenu très large ! Les sources exploitées par les auteurs proviennent de milieux lettrés, d'institutions ou de personnes qu'on trouvait surtout chez les notables de l'époque ; or les notables lettrés n'étaient qu'une très faible partie de la population de ce temps. Y avait-il d'autres personnes, moins scolarisées, mais suffisamment alphabétisées pour s'adonner à des lectures quelconques ? Outre les journaux, à quelles rares lectures pouvaient-elles s'adonner ? On sait, par exemple que des almanachs ont été produits au Québec, dès le XVIIIe siècle, après la conquête anglaise. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, est apparu l'*Almanach Rolland, agricole, commercial et des familles*, dont le premier exemplaire remonte à 1867, et surtout l'*Almanach Beauchemin*, sorti en 1869. Y avait-il d'autres ouvrages populaires ? Et les premières bibliothèques paroissiales ? Si la lecture d'ouvrages

qu'on pourrait classer comme de lecture savante a pu contribuer à structurer les idées, les univers culturels, le sens, chez des notables, quelles ont été l'ampleur de sa diffusion, son influence, sa diversité auprès de personnes moins scolarisées, mais tout de même alphabétisées ? Les rares ouvrages qu'elles pouvaient lire avaient-ils seulement des fonctions utilitaires, d'édification et de divertissement ? Je serais tenté de me mettre à la place de l'éditeur et de reformuler le titre de cet ouvrage, par ailleurs fort intéressant et fort instructif : *Lire au Québec dans les milieux aisés au XIX*e *siècle*. Je serais tenté aussi de demander à leurs auteurs d'aller, en une sorte de deuxième tome, explorer le champ de lecture des personnes moins scolarisées, comme une sorte de complément, comme une sorte de développement de notre histoire culturelle. À cet égard quelques travaux ont déjà été réalisés. Ne serait-il pas intéressant d'en tirer certaines synthèses, un peu à la manière de l'*Histoire sociale des idées au Québec* ?

Jean-Paul BAILLARGEON

Chaire Fernand-Dumont sur la culture,
INRS Urbanisation, Culture et Société.

Robert AIRD, *Histoire de l'humour au Québec de 1945 à nos jours*, Montréal, VLB, 2004, 164 p.

Le sourire engageant de l'auteur en quatrième de couverture ne doit pas faire illusion : ce n'est pas une anthologie de l'humour que propose Robert Aird, mais bien un livre « sérieux » comme le précise la préface de François Parenteau. Cela dit, ce livre sérieux se lit avec le plus grand plaisir et souvent avec le sourire. La thèse de l'auteur est que l'humour est le miroir de la société. Aussi, retracer l'histoire de l'humour au Québec, c'est faire œuvre d'histoire générale. L'exercice de démonstration est convaincant, et il ne porte pas tant sur les contenus des pièces, sketches, monologues ou chansons, mais sur des lieux (théâtres, cabarets, boîtes à chansons, télévision ou salles de spectacles) et des formes : du burlesque au *stand-up*, de l'apprentissage sur le tas à l'École de l'humour. En 50 ans, on passe du théâtre de Radio-Cité à celui des Variétés puis au Festival Juste pour rire, d'un humour cathartique à une industrie de l'humour dans une société baignant dans un « climat humoristique » et où l'humour tend à devenir une simple « forme esthétique ». C'est ainsi que ce livre rejoint le questionnement sur l'identité québécoise, mais aussi sur la société de consommation, sur le rapport à l'État et sur le changement social. Si l'humour fustige les travers sociaux ou individuels, et en ce sens premier parle de la société, les lieux et formes qu'il emprunte sont tout aussi révélateurs.

Qui sont donc les cibles de l'humour ? Les dirigeants ? Oui. L'Église ? Pendant la Révolution tranquille, oui. Mais le burlesque des années 1930 et 1940 s'en prenait plus aux traditions qu'à la religion, et ses protagonistes véhiculaient de nouvelles valeurs « urbaines », modernes, notamment à propos de l'éducation, des femmes…